

Savoirs **dans** l'école ou **hors** l'école ?

Catherine LEDRAPIER – GFEN et LIEN

Le contexte : Tolstoï et l'Éducation Nouvelle

Il faut se rappeler que Tolstoï est tout à fait dans la mouvance de l'Éducation Nouvelle.

Né en Russie à Iasnaïa Poliana (200 km de Moscou) en 1828, dans une famille de la grande aristocratie russe, et mort en 1910. Écrivain et militaire, mais il quitte l'armée en 55 et son antimilitarisme ne fera alors que croître. Il va délaisser cercles mondains, salons littéraires et rentrer à Iasnaïa Poliana, domaine familial, effectuer un retour à la terre et essayer de mettre en pratique ses théories. En effet, il est contre toute violence, contre l'esclavage, la servitude, les propriétaires terriens, les inégalités sociales. Il va donc donner ses terres aux serfs de son domaine, mais cela se passa mal (ces derniers crurent à une entourloupe).

Il veut ouvrir une école dans son village pour les enfants des paysans, mais, s'il connaît Rousseau et admire ses idées depuis son enfance, il s'aperçoit qu'il ne connaît rien des méthodes d'enseignement, il est juste opposé aux manières d'enseigner traditionnelles, autoritaires, dures, et sans intérêt, et contre les châtiments corporels. Il est extrêmement sensible aux abus de pouvoir et aux violences des adultes envers les enfants. La pédagogie nouvelle, qui affirme les droits de l'enfant, pourrait pense-t-il lui donner des méthodes emplies de bienveillance et de la fraternité, et offrant de l'intérêt pour les élèves et développant de nobles sentiments.

Il profite d'une visite à son frère mourant pour observer ensuite les écoles européennes, comme il l'indique dans une lettre, « voir ce que les autres pays ont inventé en pédagogie et pour être au niveau de tout ce qu'ils ont réalisé en ce domaine ».

C'est ainsi que Léon Tolstoï observe Marseille et ses écoles pendant quinze jours en 1860.

La lettre de Tolstoï :

« Il y a un an, me trouvant à Marseille, je visitai tous les établissements d'instruction populaire de cette ville. Le nombre de ceux qui s'instruisent est si grand par rapport à la population, qu'à part d'insignifiantes exceptions, tous les enfants vont à l'école pendant trois, quatre et six ans.

Les programmes des écoles comprennent l'étude par cœur du catéchisme, de l'histoire sainte et générale, des quatre règles de l'arithmétique, de l'orthographe française et de la tenue des livres [les livres de comptes].

Comment la tenue des livres peut-elle constituer un objet d'enseignement, c'est ce que je n'ai pu comprendre, c'est ce qu'aucun instituteur n'a pu m'expliquer. La seule raison que j'ai trouvée, en examinant comment tenaient leurs livres les élèves qui avaient fini ce cours, c'est qu'ils ne savent même point les trois premières règles de l'arithmétique, mais qu'ils ont appris par cœur à faire les opérations, et que, pour le même motif, ils doivent pareillement apprendre par cœur la tenue des livres. (Il semble superflu de démontrer que la tenue des livres, Buchhaltung, qu'on enseigne aussi en Allemagne et en Angleterre, est une science qui demande tout au plus quatre heures d'explication pour tout élève familier avec les quatre règles de l'arithmétique.)

Pas un élève, dans ces écoles, n'a pu résoudre le plus simple problème sur l'addition et la soustraction. Avec cela, ils jonglaient avec les nombres abstraits, multipliaient les mille avec dextérité et promptitude. À mes questions sur l'histoire de France, ils répondirent assez bien, de mémoire, sauf l'un d'eux qui m'apprit qu'Henri IV avait été tué par Jules César. Même chose en géographie et en histoire sainte. Même chose en orthographe et en lecture. Le sexe féminin, plus de la moitié, ne peut lire autrement que dans des livres déjà appris par cœur. Six ans d'école n'assurent point la possibilité d'écrire les mots sans faute.

Je sais que les faits cités par moi sont tellement im-

probables que plusieurs en douteront ; mais je pourrais écrire des volumes entiers sur l'ignorance que j'ai rencontrée dans les écoles de France, de Suisse et d'Allemagne.

Du reste, quiconque a cette affaire à cœur, qu'il essaye d'étudier les écoles, comme moi, non point d'après les comptes rendus des examens publics, mais d'après des visites continues, des entretiens personnels avec les maîtres et les élèves, à l'école et hors l'école.

J'ai encore vu à Marseille une école laïque et une école congréganiste d'adultes. Sur deux cent cinquante mille habitants, moins de mille, à peine deux cent fréquentent ces écoles. L'enseignement est le même : la lecture mécanique, qu'on étudie un an et plus, la comptabilité sans savoir l'arithmétique, des instructions spirituelles, etc.

J'ai vu, après les écoles d'adultes, les leçons quotidiennes dans les églises ; j'ai vu les salles d'asile, où des enfants de quatre ans évoluent au sifflet, comme des soldats, autour des bancs, relèvent et plient le bras au commandement, et d'une voix tremblante et étrange chantent des cantiques à Dieu et des hymnes de remerciement à leurs bienfaiteurs ; et je me suis convaincu que les établissements scolaires de Marseille sont extrêmement mauvais. Si quelqu'un, par un prodige, voyait tous ces établissements sans voir le peuple dans les rues, dans les ateliers, dans les cafés, dans la vie de famille, quelle opinion prendrait-il d'un peuple élevé de cette façon ? Il croirait sans doute que c'est un peuple ignorant, grossier, hypocrite, plein de préjugés et presque sauvage.

Mais il suffit d'entrer en relation, de causer avec quelques-uns des hommes du commun, pour se convaincre que, tout au contraire, le peuple français est presque tel qu'il s'imagine être lui-même : intelligent, beaucoup d'esprit, sociable, libéral et en effet civilisé.

Regardez l'ouvrier des villes, à trente ans ; il écrira une lettre sans faire autant de fautes qu'à l'école ; il a des notions parfois tout à fait justes sur la politique, et, par suite, sur l'histoire contemporaine, et sur la géographie ; il connaît un peu l'histoire par les romans ; il a quelque clarté des sciences naturelles. Assez souvent il sait dessiner et applique les formules mathématiques à son métier. Où donc a-t-il pris tout cela ? La réponse à cette question, je l'ai trouvée sans la chercher à Marseille, en me promenant, au sortir des écoles, dans les rues, cafés chantants, musées, ateliers, ports et librairies. Ce même garçon qui m'avait répondu qu'Henri IV avait été tué par Jules César, savait très bien les aventures des Quatre mousquetaires et de Monte-Cristo. J'ai trouvé à Marseille vingt-huit éditions à bon marché, du prix de cinq à dix centimes, illustrées, soit trente mille exemplaires pour une population de deux cent cinquante mille habitants ; donc, à supposer que dix personnes lisent ou entendent lire un seul exemplaire, tous le lisent. Il y a, en

outre, les musées, les bibliothèques publiques, le théâtre, les cafés, deux grands cafés chantants où, pour une consommation de cinquante centimes, entre qui veut, et où passent tous les jours jusqu'à vingt-cinq mille personnes, sans compter les petits cafés qui en renferment autant. Dans chacun de ces cafés des comédies se donnent, des scènes, des vers se déclament. Voilà donc, d'après mon calcul approximatif, un cinquième de la population qui s'instruit de vive voix, au jour le jour, comme s'instruisaient les Grecs et les Romains dans leurs amphithéâtres.

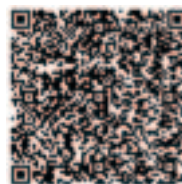
Si cette instruction est bonne ou mauvaise ?... C'est une autre affaire ; mais voilà l'instruction spontanée, combien plus féconde que l'instruction forcée ! Voilà l'école spontanée qui a miné l'école forcée, et en a réduit le contenu à presque rien. Il n'en est resté que la forme despotique, presque sans contenu. Je dis presque, en exceptant le seul art mécanique d'épeler les lettres et de former les mots, la seule connaissance acquise par une étude de cinq ou six ans.

Il est à remarquer d'ailleurs, que même cet art mécanique de la lecture et de l'écriture s'acquiert souvent hors de l'école, dans un délai beaucoup plus court, qu'assez souvent on n'emporte pas le moindre savoir de l'école, ou qu'on l'oublie faute d'en trouver l'application dans la vie, et que là où il existe l'obligation légale de fréquenter l'école, pour y apprendre à lire, à écrire, à compter, cette obligation était superflue, car le père et la mère, semblait-il, étaient en état d'enseigner tout cela à la maison, et beaucoup plus aisément qu'à l'école.

Ce que j'ai vu à Marseille se retrouve dans les autres pays ; partout la principale partie de l'instruction est acquise, non par l'école, mais par la vie. Là où la vie est instructive, comme à Londres, à Paris et dans les grandes villes, le peuple est en général instruit ; là où la vie n'est pas instructive, comme dans les villages, le peuple n'est pas instruit, quoique les écoles, ici et là, soient identiques. Le savoir acquis dans les villes demeure ; le savoir acquis dans les villages se perd. La tendance et l'esprit d'instruction du peuple, tant dans les villes que dans les villages, sont absolument indépendants, quand ils n'y sont pas contraires, de cet esprit qu'on prétend imposer aux écoles populaires. L'instruction marche dans sa voie, indépendante des écoles. » ♦

Léon TOLSTOÏ, Voyage en France (1860)
Sur l'instruction publique, in *La Liberté dans l'école*,
traduit en français par B. Tseytline, Paris,
A. Savine, 1888.

Texte intégral sur Wikisource,
La liberté dans l'école, p. 65.



Le Puy du Faux

Enquête sur un parc qui déforme l'histoire

Florian Besson, Pauline Ducret, Guillaume Lancereau, Matilde Larrère

Éditions Les Arènes, 2022

Note de lecture par Jean-jacques VIDAL, GFEN 25

Le jeune Philippe de Villiers, élève de l'ENA, entrevit en 1977 le potentiel du château décrépit du Puy du Fou : le conseil général de Vendée en fit l'acquisition, et 300 acteurs mirent en œuvre le scénario historique composé par Philippe de Villiers, devant 80 000 spectateurs dès l'année suivante.

Florian Besson, médiéviste, Pauline Ducret, historienne de la Rome antique, Guillaume Lancereau, historien de la Révolution française et de son historiographie, et Mathilde Larrère, spécialiste de l'histoire du XIXe siècle, auteurs de l'ouvrage présenté ici, ont enquêté en août 2021, « *trois journées pleines à enchaîner les spectacles* » vus au moins une fois pour ne rien manquer, sur un parc qui reçoit chaque année plus de 2 millions de visiteurs « passionnés d'histoire ».

L'enjeu affirmé de cette étude, examen d'un site exceptionnel au regard de sa grande notoriété et de la fréquentation massive de ses spectacles, est de transmettre du savoir historique en publiant *Le puy du faux*.

Leur méthode c'est apprendre et comprendre, en se passionnant si possible, synthétiser, mettre en récit. Ils visitent les hôtels, échoppes et restaurants, prennent des notes et se laissent immerger dans le parc, s'attachant à tous les détails et notant que même aux toilettes, on a soigné jusqu'aux pictogrammes pour que le visiteur reste dans l'ambiance. Ces historiens ont travaillé sur les « *contenus historiques explicites tels qu'ils sont présentés par le parc* », fidèles en cela à la méthode de leur discipline. Analysant les commentaires sur le site internet, visionnant les vidéos d'anciens spectacles, lisant les archives de l'INA sur les périodes de démarrage du parc et les travaux de collègues historiens contribuant au livre-manifeste

de Philippe de Villiers, concepteur du projet et auteur du « narratif » de tous les spectacles.

« La Vendée, région mémoire »

Le livre témoigne de nos quatre historiens signale ces reconstitutions historiques spectaculaires des années 70-80, qui ont fait le « *retour en force d'une histoire immersive, dynamisée par la seconde vie du roman historique* ».

Dans la partie de l'ouvrage intitulée « Le parc des enracinements », les auteurs précisent que le Haut Bocage vendéen « *connut durant la Révolution française les affrontements les plus meurtriers* », des massacres, qui firent entre 220 000 et 250 000 morts. Mais qu'il n'y a pas eu de volonté du pouvoir central d'exterminer une région.

Les manques de l'histoire universitaire reconnus par nos historiens, compensés depuis par des travaux scientifiques sur ces tragédies, ont alimenté le sentiment d'injustice, donc la réécriture contre-révolutionnaire du premier spectacle nocturne des années 80 au Puy du Fou.

Est ainsi éclairée une importante marge de manœuvre à l'imaginaire et au fantasme qui nourrit « *une sorte de fièvre d'histoire* », comme le dit l'anthropologue Alban Bensa, cité dans l'ouvrage : dans toute la France depuis plusieurs décennies, « *régions, villes ou villages* » s'inscrivent « *dans une continuité valorisante avec des temps lointains et glorieux* ».

Philippe de Villiers l'a diagnostiqué dans son livre *Un rêve d'enfant* : « *Les gens, de plus en plus mobiles et déracinés [...] voudront [...] revenir à leurs ancrages. [...] Le retour aux racines sera la grande soif du siècle.* »

Les auteurs précisent que « *l'idée d'origine, à laquelle le Puy du Fou n'a jamais renoncé, consiste à faire vivre un terreau local.* »

Mais récemment, des spectateurs ont pointé sur *TripAdvisor* le côté propagande de certains spectacles, qui revisitent aujourd'hui des périodes allant de l'antiquité à l'époque moderne, dans l'histoire de France.

D'autres, conscients de biais historiques, se félicitent toutefois que des valeurs comme la bravoure, la résistance, [...] le sacré, la fierté nationale soient promotionnées. Des mélanges entre histoire et légendes devraient, pour certains, faire l'objet d'avertissement, car ils enchantent les enfants : les scénarii des spectacles s'inspirent de faits réels, de littérature, de faits romancés, répondent les équipes du Puy du Fou. Mélange effectivement problématique, notent nos historiens.

Combat culturel et mémoriel assumé par Philippe de Villiers.

Au cœur d'un combat culturel

Les auteurs signalent que les récits historiques qui réécrivent et instrumentalisent l'histoire placent la mise en récit du passé au service de combats culturels du présent : grands succès de librairie ou d'émissions de télévision très suivies, ces productions s'adressent à des personnes qui ne connaissent pas d'autres travaux sur les événements historiques abordés, sont étrangères aux débats qui ont pu fleurir sur ces questions, persuadées que ces versions sont les bonnes, et que les historiens qui les critiquent le font par jalousie, incapables de s'adresser au grand public.

Une histoire jadis drapée dans la gloire du roman national, aurait été peu à peu « *livrée aux sciences sociales jargonantes et mortifères* », écrit Philippe de Villiers dans son ouvrage où il se moque des universitaires venus étudier le Puy du Fou.

« L'illusion du « vrai » »

« *Les Mousquetaires de Richelieu* » est un spectacle du parc qui se réfère à la figure historique de cet homme d'État du XVII^e siècle et emprunte à des fictions romanesques du XIX^e siècle. Les historiens dont nous suivons la visite pointent une ambiguïté [permanente] entre l'évènement historique et la réécriture fantasmée.

Dans un environnement reconstitué avec soin pour correspondre à la manière dont on se représente chaque période, le va-et-vient entre

une revendication d'historicité et un horizon imaginaire est omniprésent : « *dans la cité médiévale, un petit jardin d'herbes médicinales côtoie un "jardin de Merlin"* ».

Or, expliquent les auteurs, ce n'est pas ce mélange qui dérange, car on peut s'en émerveiller tout en sachant qu'on baigne dans une fiction. Ce qui est problématique, « *c'est que [...] la plupart des animations [...] ne supposent pas cette mise à distance, [...] que certains spectacles laissent croire qu'ils « ont pour fonction de redresser ce qui serait la « vérité historique »... qui n'existe pas dans l'absolu.* L'historien « *essaie de parvenir à l'image la plus nette possible* », grâce au croisement des sources. Or celles-ci deviennent objets de spectacle, produisant des anachronismes, comme ces moines du temps des francs qui utilisent pour copier les minuscules carolines... type d'écriture inventé trois siècles après Clovis. Et comme ce « *chevalier, penché sur son bureau [...] en train d'écrire [...] en cote de mailles* ». « *Nous aussi, quand on écrit, on porte nos tenues de combat : ça évite les taches d'encre* » précise celui qui a assisté à cette scène. Sans hiérarchie, des éléments de pure fiction, une réalité historique et des théories extrêmement fragiles peuvent être présentées comme des évidences. La cohérence chronologique n'est pas recherchée, contrairement à l'ancrage du passé dans le présent.

Une *fact-checking* a déjà été réalisé par de nombreux historiens : pour l'époque romaine, les Gaulois sont représentés comme dans *Astérix*, le personnage du chef gaulois est à l'image du *Vercingétorix se rendant à César* peint par Henri-Paul Motte en 1886, en armure et casque de l'âge du bronze. Au cœur du spectacle, les prisonniers chrétiens vont devoir se battre contre des gladiateurs, gagner une course de chars puis être livrés aux bêtes...

Pour les familles, des contenus pédagogiques vendus dans les boutiques du parc, qui ciblent un public scolaire, contiennent des erreurs chronologiques et cartographiques, et des inventions, comme le « *stadium gallo-romain* » qui permet aux concepteurs du spectacle de donner à voir dans le même lieu combats de gladiateurs et courses de chars, ce qu'explique d'ailleurs Philippe de Villiers dans son autobiographie.

Des « *libertés* » prises avec l'histoire, falsificatrices, sont les ingrédients de mécanismes scéniques qui enrôlent les spectateurs, emportés par clameurs et invectives que les gens finissent par produire eux-mêmes.

« *Il se croit à un match de foot ?* », dit un spectateur ayant gardé une distance critique alors que la « chauffe » du spectacle entraînait tout le monde à crier : « *Nous sommes tous des coqs gaulois !* » pour faire acclamer une Gaule du IV^e siècle, France chrétienne avant l'heure, face à Rome, empire universaliste qui menacerait l'identité gauloise. C'est une falsification de l'histoire à des fins politiques.

« Un passé dépassé »

« *Chaque époque porte un regard différent sur son passé, en lui assignant des valeurs et des usages précis* », nous disent les auteurs qui assistent par la Cinéscénie à une fête sans cesse recommencée : image rêvée d'une communauté populaire soudée et interchangeable. « *Le monde qu'on nous présente est un grand réseau de vestiges, un tissu de signes qui tous pointent en direction du passé et le protègent de la disparition* », insistant sur le thème des ruines et des fantômes.

Cité, l'historien Philippe Ariès parlait du « *sens de la différence des temps* », alors que le Puy du Fou ramène à un temps immobile.

Comme le lecteur « bon public » face à ces spectacles grandioses pourrait trouver ces analyses inutilement critiques et stériles, les auteurs précisent qu'« *il n'y a par ailleurs aucune raison d'opposer ici un rapport professionnel et rébarbatif à l'histoire [...] à la reconstitution divertissante que proposent les parcs à thème historique. Le Puy du Fou ne perdrait rien de son caractère entraînant et immersif s'il soulignait au contraire les effets de changement et d'érosion, le contraste entre les époques [...]* » alors qu'il propose « *une vision à la fois légendaire et idéologique de l'histoire* ».

Éclairage romantique au service de la construction des identités nationales, le « *lien très net entre réécriture légendaire de l'histoire et nationalisme exclusif est précisément celui que l'on retrouve au cœur du dispositif narratif du parc* ».

Le rapport nostalgique à un passé qu'on présente contre-révolutionnaire et antimoderne serait un rempart contre cette modernité destructrice. Ainsi sortiraient renforcés tous les stéréotypes s'appuyant sur des références culturelles partagées, renvoyant tacitement à la culture populaire, grâce à des visuels ou des voix du doublage pour la bande son française faisant référence au cinéma le plus populaire (Ben-Hur, Harry Potter...) ou aux blockbusters (pour le spectacle centré sur Clovis, le rougeolement des forges du Seigneur des An-

neaux est dans les mémoires). Les spectacles faisant référence au Moyen Âge sont présentés dans des décors sombres, ceux qui « *se déroulent* » pendant l'Antiquité ont des teintes chaudes et lumineuses ; l'imaginaire collectif à ces périodes se retrouve d'ailleurs instruit par les mêmes marqueurs dans *Game of Thrones* et *Kaamelott*. Loin d'apporter ses propres éclairages, le parc utiliserait et renforcerait donc les références culturelles produisant effet de proximité, confort, sérénité. « *Le parc ne s'écarte jamais des représentations structurées par l'imaginaire historique* », il les instrumentaliserait pour en utiliser les dynamiques dans des épisodes qui n'ont pas de lien historique avec les circonstances qui les ont produites.

Ainsi, les lecteurs de l'ouvrage de nos quatre historiens peuvent comprendre qu'on passe de l'image d'un parc qui assume ses particularités et les explicite en théorisant des positionnements identitaires localisés, à un conformisme opérationnel qui ne peut que s'adosser à des valeurs mondialisées, voire « *passé-partout* », quand on s'intéresse aux « *modes de faire* ».

Sont signalées les trames narratives articulées sur les bons vieux schémas qui fonctionnent, les méchants vêtus de noir et de rouge, généralement masqués, les héros en blanc et bleu, c'est ainsi dans tous les spectacles. Clichés historiques, traits caricaturaux pour qu'on identifie sans faute les uns et les autres, l'image d'une lutte éternelle entre le bien et le mal, et une telle débauche de moyens scéniques au service d'une histoire qui n'enseigne rien, renforce les stéréotypes... ne serait-ce pas un « *gâchis monumental* »¹ ?

« Le parc du roman national »

« *[...] le passé peut être réécrit pour en livrer une version mythifiée favorable à la cristallisation des identités [...] par une véritable « invention de la tradition » [...] certaines pratiques ou habitudes relativement récentes sont présentées comme des « traditions » [...] afin de renforcer la cohésion d'un groupe et d'une identité.* »

Citons nos auteurs : « *[...] insistance sur une continuité totalement imaginée, [...] volonté conjointe de mettre en scène la grandeur de la nation et l'ancrage dans un terroir local* » : au Puy du Fou sont installés des enclos avec des animaux de ferme « *très rustiques* », « *le Conservatoire des races anciennes* », parfois présentées comme essentiellement françaises, que le parc prétend préserver face à l'agriculture intensive. Or la continuité pluriséculaire suggérée n'existe pas, ces races

1 Les auteurs proposent des chapitres sur « le genre du parc » (princesses et chevaliers), « le peuple et les élites », « le local contre le monde extérieur », « Dieu et la nation », que cette note de lecture ne commente pas.

étant le produit de sélections réalisées au XIXe siècle, expliquent-ils.

C'est par l'école de la IIIe république (avec les éditions successives du manuel d'histoire de Lavis, « Bible » du roman national) qu'on a fait apprendre aux écoliers la « continuité de la nation française » existant... depuis les Gaulois. Images, lieux, personnages héroïsés ont composé des paysages qui nous sont familiers, bien ancrés dans les mémoires que les « historiens de garde », comme les nomme notre ouvrage, réactivent depuis les années 2000. « Ces visions datées sont reprises sans nuance » dans le parc que nous visitons. » « Rapport [...] ambigu [...] avec le vrai et le faux ».

Conclusion

Les historiens qui ont séjourné dans ce parc, en ont visité les différents espaces et ont assisté aux spectacles qu'il propose, concluent que la promesse d'apporter l'histoire aux visiteurs et de les transporter dans le passé n'est pas tenue.

Les moyens déployés et le soin apporté à leur présentation séduisent chaque année des centaines de milliers de visiteurs avec des « erreurs, imprécisions et falsifications historiques », au cœur d'un « discours cohérent » dans les spectacles et les autres espaces du parc, au travers de dynamiques collectives mais aussi de discours diffus.

Ainsi, le Puy du fou ne ferait que conforter et renforcer les imaginaires du passé hérités de films, romans, bandes dessinées, alors qu'il se donne une vocation pédagogique, en accueillant chaque année de nombreux groupes scolaires et éditant des livrets à leur destination.

D'ailleurs, le colporteur de la Cinéscénie affiche sa volonté « d'apporter l'histoire à tous les enfants du pays ».

Selon nos historiens, « [...] opposition nécessaire à de dangereux ennemis venus de l'extérieur, [...] supériorité du catholicisme [...] valeurs aristocratiques, anti-universalistes » font verser dans la pure propagande, alors que ce que le parc donne à voir est considéré par beaucoup de gens comme des éléments historiques, et que sa réussite inspire d'autres projets de « politique culturelle ».

« N'allez pas au Puy du Fou » n'est pas dit par les auteurs du Puy du faux, qui déclarent au contraire : « ce serait [se] priver de spectacles tout simplement magnifiques ».

Mais ils ont voulu proposer un guide de « lecture critique ». Et c'est la méthode scientifique du travail des historiens qui sous-tend leur ouvrage.² ♦

2 « Pour sortir de cet aspect prescriptif », les auteurs se sont demandé ce qu'ils feraient s'ils devaient inventer leurs spectacles pour un parc « alternatif » : cinq propositions très détaillées sont présentées en épilogue.



Où l'on reparle de croisade

Savoirs historiques et instrumentalisation

Annexe de l'article de Patrick Raymond, pages 24-27 du numéro imprimé

Objectifs :

- Faire des gens des interrogateurs de l'histoire, des textes, des sources. Prendre distance pour ne pas être agi par l'information.
- En amenant des doutes, des contradictions pas forcément tranchés, comprendre que l'histoire n'est pas qu'une accumulation de faits ; lutter contre l'idée de l'univocité des transformations.
 - Penser la relation « Eux/Nous ».
 - Des « faux savoirs » aux « savoirs profonds », jusqu'où aller dans les savoirs scolaires.

Liste des documents utilisés

Phase 2

Groupe a

Contenu du dossier :

- Etymologie du mot « croisade »
- Chronologie (*L'Orient des croisades*. Découvertes, Gallimard)
- Discours d'Urbain II (27 novembre 1095), la 2ème partie (d'après Foucher de Chartres)
- J. Flory. *La Guerre sainte*. Aubier. (p 157-159) ; (p 252-253)
- P. Sénac. *Les Carolingiens et al Andalus*. Maisonneuve et Larose. (La campagne de Saragosse et la défaite de Roncevaux)
- *La Chanson de Roland* (pp. 128-136 ; 204-205 ; 226 ; 227 ; 253-255 ; 265-266)
- H. Bresc. in *Europe et islam, islams d'Europe*. CRDP Académie de Versailles. (p 22)
- J. Heers. *La Première croisade*. Tempus. (p 80-81)

Groupe b

Contenu du dossier :

- Etymologie du mot « croisade »
- 2 chronologies (*L'Orient des croisades*. Découvertes, Gallimard ; A. Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes*)
- Une carte du Moyen Orient avec les états latins, au 12ème siècle.
- M. Kaplan. *Tout l'or de Byzance*. Gallimard. (p 136-137)
- Extraits de la *Chronique de Robert de Clari sur la prise de Constantinople en 1204*.
- H. Bresc. in *Europe et islam, islams d'Europe*. CRDP Académie de Versailles. (p 17 ; p 22)
- Une carte de l'Espagne des Taifas.
- J. Flory. *La Guerre sainte*. Aubier. (p 299-301)
- B. Leroy. "La péninsule ibérique et les pays de langue d'oc, de 1030 à 1212/1213". Cours dactylographié du CNED. (p 15-16 ; 30-31)
- P. Ponsich. "Des Wisigoths aux Catalans". (extrait sur Charlemagne et la création de la Marca Hispanica)
- P. Sénac. *Les Carolingiens et al Andalus*. Maisonneuve et Larose. (extrait sur l'ambassade de Paderborn)

Groupe c

Contenu du dossier :

- Chronologie (*L'Orient des croisades*. Découvertes, Gallimard)
- J. Heers. *La Première croisade*. Tempus. (p 44-46) ; (p 69-70) ; (p 129-132)
- Etymologie des mots « réformer / réforme / réformation »
- Discours d'Urbain II (27 novembre 1095), la 1ère partie (d'après Foucher de Chartres)
- J. Flory. *La Guerre sainte*. Aubier. (p 16) ; (p 71-72) ; (p 98) ; (p 191-194)

Phase 3

Groupe 1

Contenu du dossier :

- *Le Monde*, 13 septembre 2001, « George W. Bush : « La liberté se défendra, nous punirons les responsables ».
- *Le Monde*, 18 septembre 2001, éditorial : « La guerre des mots » ; verbatim : « Une action massive, prolongée et efficace ».
- *Le Monde*, 20 septembre 2001, « La « guerre juste » contre le terrorisme ».
- *Le Monde*, 15-16 février 2004, « Mel Gibson offre un Christ aux fondamentalistes ».
- *Le Monde.fr*, 14 mars 2004, « Le réseau Ben Laden avait menacé l'Espagne à plusieurs reprises ».
- Allocution de J. Chirac pour la commémoration du 50e anniversaire de la fin des combats de Diên Biên Phu, 7 mai 2004.
- *Libération*, 2 octobre 2007, « Statistiques raciales ».
- *Le Monde*, 10 novembre 2007, « La statistique, piège ethnique ».

Groupe 2

Contenu du dossier :

- *Le Monde*, 14 septembre 2001, « Un combat monumental du Bien contre le Mal ».
- *Le Monde*, 15 septembre 2001, « La droite affiche sa solidarité mais refuse une croisade de l'occident ».
- *Le Monde*, 8-3 février 2004, « Les croisés anti tabac marquent des points dans toute l'Europe ».
- *Le Monde*, 15-16 février 2004, « Mel Gibson offre un Christ aux fondamentalistes ».
- *Le Monde.fr*, 16 juin 2004, « Al Qaida menace d'exécuter un otage américain en Arabie saoudite »
- *L'Humanité*, 15 février 2008, « Sarkozy en croisade contre un monde sans dieu ».
- *La Vie*, 12 mars 2009, (p 14-17 « Le culte de la peur et du complot ») ; (p 16 « Ils disent les autres mauvais pour dire qu'ils sont bons ») ; (p 18 « Civitas, fille de la cité catholique ») ; (p 20-21 « le clip de civitas »).

Groupe 3

Contenu du dossier :

- *Le Monde*, 18 septembre 2001, Dessin de Plantu en une : « George Bush représenté en chevalier du moyen âge » ; « Une affaire de haine » ; « George Bush prépare l'opinion à une guerre qui s'étendra sur des années ».
- *Le Monde.fr*, 12 mars 2004, « La revendication des Brigades Abou Hafs Al-Masri / Al Qaida ».
- *Libération*, 19 septembre 2007, « Les gènes de la démagogie ».
- *Libération*, 12 octobre 2007, « La loi qui désintègre l'étranger ».
- *Libération*, 15 octobre 2007, « Le « détail » et le fantasme de l'invasion ».
- *Le Monde*, 20 septembre 2007, « Xénophobie d'État ».